

## Violence politique, violence instituée

de Barbara Houbre, pour *Expressis Verbis*

« *Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou* ». Pascal, *Pensées* [414], Paris, Le livre de poche, 1972

« Pourquoi la guerre ? ». C'est le titre donné à l'échange épistolaire entre Einstein et Freud publié en 1933 par l'Institut International de Coopération Intellectuelle. Einstein questionne Freud sur ce qui anime l'homme : « Comment est-il possible que la masse, [...], se laisse enflammer jusqu'à la folie et au sacrifice ? ». Einstein questionne l'exercice du pouvoir et le droit. Mais Freud a l'art de dénicher les pulsions inconscientes qui se dissimulent derrière les mots. Dans sa réponse à Einstein, il s'exprime sans ambages : « Vous commencez par les relations du droit avec le pouvoir. C'est à coup sûr le point de départ qui convient à notre investigation. Oserais-je remplacer le mot de « pouvoir » par celui, plus cru et plus dur, de « violence » (p. 204, 1933<sup>1</sup>).

La gestion de la crise énergétique aura-t-elle la même saveur que la crise sanitaire ? Nous ne sommes pas à l'abri de voir réapparaître un pass ou un crédit écologique permettant une forme de contrôle social. La confédération Helvétique lance sa campagne sur l'énergie sous l'égide d'un slogan : « L'énergie est limitée, ne la gaspillons pas ». Nous pouvons nous réjouir du retour de la limite qui semblait avoir disparu de la société consumériste, mais celle-ci s'accompagne d'un cortège d'injonctions que la conscience morale s'empressera d'ingurgiter : « Luminosité d'écran trop élevée : énergie gaspillée », « Fenêtre basculante pour aérer : énergie gaspillée », « Laisser la machine à café allumée : énergie gaspillée »<sup>2</sup>, etc. Les autorités Helvétiques ont déjà réfléchi à l'arsenal législatif. Selon l'article 49 de la « Loi fédérale sur l'approvisionnement économique du pays »<sup>3</sup>, toute infraction intentionnelle aux prescriptions sur les mesures d'approvisionnement peut entraîner une peine pouvant aller jusqu'à trois ans de prison<sup>4</sup>. Lors de la conférence de presse, le ministre suisse de l'économie, Guy Parmelin, assure que « [...] dans certains cas, il peut y avoir des contrôles. Ce n'est pas l'État policier qui va aller contrôler chez tout le monde si vous avez réglé votre chauffage à 19°C mais ça peut être le cas et naturellement ce sont les cantons qui sont chargés de ceci »<sup>5</sup> (*sic.*).

L'application de ces contrôles exige une modification en profondeur de l'arsenal législatif puisque des agents seraient autorisés à pénétrer un espace privé pour... contrôler la température !? C'était encore inenvisageable quelques années auparavant, mais la crise sanitaire a instauré de nouveaux rapports entre les hommes. La présence de l'angoisse suscitée par le Covid a été l'occasion d'une résurgence de l'infantile. Ce dernier offre une vision du monde sans nuance, comme le font les enfants, séparant les bons citoyens des mauvais, les « pro-vax' », des « anti-vax' », les gens raisonnables, des « complotistes ». Un

<sup>1</sup> Freud, S. (1933). Pourquoi la guerre ? In S. Freud (Ed.) *Résultat, Idée, Problème, 1921-1938* Tome II (pp. 203-215). Paris : PUF. 1985.

<sup>2</sup> [https://energie-tipps.ch/fr#content\\_0:Kit%20pour%20les%20entreprises](https://energie-tipps.ch/fr#content_0:Kit%20pour%20les%20entreprises)

<sup>3</sup> <https://www.fedlex.admin.ch/eli/cc/2017/308/fr>

<sup>4</sup> <https://www.admin.ch/gov/fr/accueil/documentation/communiqués/communiqués-conseil-federal.msg-id-90158.html>

<sup>5</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=Lvh2yvaNWw8&list=PLEnHzNShzOwYntH1-NeI5wA91fHkj0Mp2&index=7>, à 8mn 40sec.

groupe particularisé est alors tenu pour responsable de la chute de la civilisation et s'en protéger justifie tous les excès. Cette extériorisation de la responsabilité rend de grands services : l'état n'a plus à se questionner sur la politique qu'il mène puisque la cause du malheur c'est l'autre.

Si notre société poursuit avec la crise énergétique le virage emprunté lors de crise Covid, nous risquons d'assister à une transformation politique durable. Nous dirigeons-nous vers un totalitarisme soft ?

### **La violence, à l'origine de la civilisation**

L'avenir des civilisations ne suscite chez Freud, ni enthousiasme, ni pessimisme. La civilisation ne porte pas en elle l'origine des perversions humaines, comme le suppose Rousseau, et n'évolue non plus vers une amélioration morale comme l'espère Kant. Il nous faut plutôt noter que le raffinement des moyens de répression et de coercition d'un peuple suit avec fidélité les progrès offerts par l'évolution technique. Freud se garde, en 1930 « [...] d'acquiescer au préjugé selon lequel la civilisation [...] serait la voie vers la perfection fixée d'avance comme but à l'homme ». (p. 94-95, *Malaise dans la civilisation*). Une dizaine d'années plus tard, les camps de concentration lui donneront raison. Le progrès technique apporté par la civilisation n'est donc pas synonyme d'accès au bonheur. Il peut même à l'occasion être accompagné de son lot d'angoisse.

Alors quels intérêts la civilisation présent-elle pour l'homme ? La civilisation peut atténuer la souffrance de l'homme sur trois aspects : (1) se protéger de la nature et de sa capacité de destruction, (2) se prémunir de la fragilité du corps, (3) se prémunir de l'agressivité entre les hommes en réglant les rapports entre eux (Freud, 1930<sup>6</sup>). L'exercice de la violence est une nécessité pour parvenir à ces fins.

Comment sommes-nous passés de la violence, plus crue, à l'exercice du pouvoir ? Les conflits sont habituellement réglés par la violence. Sa réalisation radicale est la mise à mort de l'adversaire. L'acte présente un triple avantage : (1) l'adversaire ne peut pas s'insurger à nouveau, (2) il a un effet dissuasif sur les autres et (3) il entraîne une satisfaction pulsionnelle immédiate (décharge motrice de la colère et de l'agressivité).

L'autre possibilité est de soumettre l'adversaire plutôt que de le tuer. Cette indulgence doit alors composer avec la possibilité de rébellion du vaincu et de fait, celui qui exerce le pouvoir abandonne partiellement sa propre sécurité. C'est le début de la clémence qui sera très bien décrite par Foucault dans son ouvrage *Surveiller et punir*. Celle-ci s'instaure dès la seconde moitié du 18<sup>ème</sup> siècle. Un élan alors défendu par les philosophes et les théoriciens du droit<sup>7</sup> pour établir une certaine limite dans l'exercice du pouvoir de punir (p. 87<sup>8</sup>, Foucault, 1975).

La violence a donc progressivement conduit au droit. Freud en explique le cheminement par la réunion progressive des personnes violentées. La communauté, du fait de l'union, met un

---

<sup>6</sup> Freud, S. (1930). *Le Malaise dans la civilisation*. Paris : Editions Points. 2010.

<sup>7</sup> « Il faut punir autrement : défaire cet affrontement physique du souverain avec le condamné ; dénouer ce corps à corps qui se déroule entre la vengeance du prince et la colère contenue du peuple, par l'intermédiaire du supplicé et du bourreau » (p. 87, Foucault)

<sup>8</sup> Foucault M. (1975). *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Editions Galimard.

terme à la violence de l'opresseur. Une fois cette communauté suffisamment stable, elle édicte des prescriptions pour éviter le surgissement d'un nouvel oppresseur. C'est la naissance du droit. Le droit énonce alors des actes de violence légaux. **Le droit a donc besoin pour s'exercer, de la violence.**

Il existe donc un fragile équilibre entre le droit et la satisfaction de la pulsion. Le renoncement partiel de la pulsion est une nécessité pour que nous puissions vivre ensemble. La pulsion d'agressivité, par exemple, se doit d'être a minima contenue.

Il y a des renoncements pulsionnels qui s'appliquent à l'ensemble du groupe (les plus anciens) et certains qui ne s'appliquent qu'à des groupes, des classes ou même des individus, tel le célibat sacerdotal. Trois renoncements pulsionnels sont aujourd'hui généralisés : l'inceste, le cannibalisme et le meurtre. Seul le cannibalisme est prohibé par tous, les souhaits d'inceste sont toujours présents même si interdits (d'où leur fréquence) et le meurtre est encore pratiqué dans des conditions particulières, même parfois commandé comme en temps de guerre (p. 11, 1927<sup>9</sup>). Si l'ensemble de ces anciens interdits est relativement respecté, d'autres le sont moins. Ainsi, « un nombre infini d'hommes de la culture qui reculeraient d'effroi devant le meurtre et l'inceste, ne se refusent pas la satisfaction de leur cupidité [...], ne se font pas faute de nuire aux autres par le mensonge, la tromperie, la calomnie, s'ils peuvent le faire en restant impunis [...]. » (p. 12).

L'auto-attestation de sortie (ou l'art de mobiliser l'auto-censure), le QR code, l'innovation biomédicale inoculée sans étude clinique aboutie sur l'homme, le chantage à la vaccination, le pass, la suspension des soignants en France... tout le monde s'y est habitué, ou presque. Pourtant, l'exercice du pouvoir, par l'intermédiaire de mesures légalisées, aura été d'une violence peu commune.

### **La vaccination comme acte politique**

En quelques paroles, le président français transforme le geste médical qu'est la vaccination en un acte politique. Ce dernier devient nécessaire pour celui ou celle qui souhaite continuer à faire société. Le vernis du « libre choix » permet de condamner les citoyens qui refusent la vaccination : en les excluant de la communauté et en les rendant coupable/responsable de leur auto-exclusion.

Il n'existe pas d'un côté la psychologie individuelle et de l'autre la psychologie sociale. D'une façon générale, **les discours qui courent dans la société interviennent sans cesse dans la vie de la personne**, comme modèle, comme soutien, comme adversaire, etc. La pratique de la psychologie ou de la psychanalyse n'est donc pas intemporelle, elle dépend de ce qui se passe dans la société. Les grandes mutations historiques impliquent toujours des mutations cliniques. La subjectivité des gens change au fil des évolutions sociétales.

La dimension politique de la parole peut conduire à un paradoxe : le sujet peut se perdre dans les objectivations du discours (Lacan, 1953, p. 281<sup>10</sup>). Cette aliénation provient de la civilisation scientifique et « C'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet nous parle

---

<sup>9</sup> Freud, S. (1927). L'avenir d'une illusion. Paris : PUF. 1995.

<sup>10</sup> Lacan, J. (1953). Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. In J. Lacan (Ed.) *Ecrits I*. Paris : Seuil. 1966

de lui » (p. 281). Le patient arrive parfois avec une explication sur son symptôme : « J'ai lu que c'était lié à un problème du cerveau. Ça doit être ça, c'est mon cerveau qui est malade ! ». Lacan dénonce cette objectivation constituée par une science qui commande dans la civilisation universelle. Cette science permet au sujet d'oublier sa propre subjectivité jusqu'à le déshumaniser. Il y a donc une dimension idéologique de la science au sein de la cité et de la façon dont elle est accueillie. Nous pouvons observer les effets potentiellement pathologiques que le discours scientifique peut avoir sur les sujets.

Comment cela peut s'entendre ? Le sujet ne soutient plus sa particularité. Toute sa communication est ravalée du côté d'un homme rationnel qui objective sa vie. Sa subjectivité, sa singularité disparaissent. La personne se soutient d'injonctions rationnelles : elle s'y soumet et en même temps s'en fait le relais. Lacan enfonce le clou : « Il collaborera efficacement à l'œuvre commune de son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui, du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à l'orthopédie des relations de groupe, lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à **méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie.** » (1953<sup>11</sup>)

Lacan rappelle que parfois, il vaut mieux être rejeté qu'être accepté trop vite, notamment lorsqu'il s'agit « de convaincre certains gens, [dans un petit district de l'Asie du Sud-Ouest], qu'ils ont bien tort de ne pas vouloir être admis aux bienfaits du capitalisme ! Ils préfèrent être rejetés ! ». Il conclut : « L'inconscient c'est politique ! Je veux dire que ce qui lie les hommes entre eux, ce qui les oppose, est précisément à motiver de ce que nous essayons pour l'instant d'articuler la logique<sup>12</sup>) », à savoir la logique du discours. Le discours est bien ce qui agit comme opérateur du lien social.

Lors de la crise sanitaire, le discours à l'œuvre présente deux faces. De façon empirique ce que nous observons c'est une exigence de la vaccination. Mais ce que dissimule cette exigence n'est ni plus ni moins qu'une attente d'obéissance des citoyens. Nous pourrions déduire que si la personne se fait vacciner, c'est qu'elle est en accord avec celle-ci. Mais il s'agit évidemment d'une farce. De nombreuses personnes font le choix de la vaccination sous la contrainte et non pas parce qu'elles le souhaitent. Un acte politique donc.

De fait, refuser la vaccination devient également un geste politique.

### **La vaccination comme illusion**

Freud a toujours envisagé le religieux comme une illusion. Mais le religieux ne se réduit pas à la religion. Il évoque, d'une façon générale, **les dogmes en tant qu'ils résonnent comme une réponse à des souhaits infantiles.** Les dogmes ne sont pas le fruit de la pensée ou de la réflexion. Il s'agit de réponses au **souhait infantile de protection face à l'angoisse** du petit quand ce dernier constate l'impuissance de ses parents (à le protéger, à le soigner, etc.). Tous les enfants y sont confrontés. L'état de désaide du petit enfant crée des conflits psychiques qui ne sont jamais totalement surmontés mais qui, à travers le souhait vont pouvoir être dépassés vers une illusion admise par tous. La religion, dans sa promesse de vie éternelle et

---

<sup>11</sup> Lacan, J. (1953). Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. In J. Lacan (Ed.) *Ecrits I*. Paris : Seuil. 1966

<sup>12</sup> Lacan, J. (1967). La logique du fantasme. Séminaire 1966-67. Leçon du 10 mai 1967. Non publié.

de justice est l'une d'elle. Mais il y en a beaucoup d'autres possibles dont la science et la médecine.

Une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur. D'ailleurs une illusion n'est pas non plus nécessairement une erreur. Une erreur serait, par exemple, de penser que le coronavirus provient d'une chauve-souris qui se serait soulagé sur un pangolin alors que les dernières publications laissent de moins en moins de place à une origine naturelle du virus. Ne doutons pas que cette hypothèse fera son chemin.

Une illusion renvoie plutôt à un **souhait intime**.

« Il reste caractéristique de l'illusion qu'elle dérive du souhait humain ; elle se rapproche à cet égard de l'idée délirante en psychiatrie, mais elle s'en distingue par ailleurs, indépendamment de la construction plus compliquée de l'idée délirante. Dans l'idée délirante, nous soulignons comme essentielle la contradiction avec la réalité effective ; l'illusion, elle, n'est pas nécessairement fautive, c'est-à-dire irréalisable ou en contradiction avec la réalité. [...] Nous appelons donc une croyance, une illusion lorsque, dans sa motivation, l'accomplissement de souhait vient au premier plan, et nous faisons là abstraction de son rapport à la réalité effective [...] » (Freud, 1927, p. 31-32). Si certaines « solutions » proposées lors de la crise covid-19 sont impossibles à discuter c'est parce qu'elles répondent à un souhait qui contrecarre l'angoisse. La vaccination est l'une d'entre elles, solution indiscutable comme peut l'être le sacré.

De nos jours, la religion s'est dissipée mais finalement elle laisse la place libre à d'autres doctrines. « Si vous voulez éliminer la religion de notre culture européenne, cela ne peut se faire que par un autre système de doctrines et celui-ci reprendrait d'emblée, en vue de sa défense, tous les caractères psychologiques de la religion, le même caractère sacré, rigide, intolérant, le même interdit de pensée. » (Freud, 1927, p. 52). De nos jours la médecine s'est partiellement substituée à la religion. Bien évidemment elle ne répond pas à la question du mystère de la présence de l'Homme dans l'univers mais elle prescrit désormais un ensemble de comportements qui pourraient « sauver », « protéger » et qui implique le traitement du corps (hygiène, sport, alimentation, sexualité), et non plus seulement l'organisme.

### **La Vaccination comme acte moral**

Du fait de la civilisation, nous devons consentir à renoncer à une partie de notre satisfaction pulsionnelle. Mais l'opposition pure et simple entre civilisation et privation pulsionnelle serait trop simple. En effet, le renoncement et le sacrifice des pulsions attendus relève des fonds religieux de notre culture (Freud, 1927, p.10). Notre conscience morale en témoigne.

Freud a découpé le fonctionnement psychique en différentes composantes. Le surmoi est l'une de ces composantes. Dans l'intimité la plus profonde de l'être humain, le surmoi est une instance **hypermorale**. C'est un peu notre Jiminy Cricket intérieur, l'œil que nous regarde et nous juge : « Je dois manger moins de sucreries », « Je ne devrais pas être si agressive avec mes enfants », « Il faut que j'arrête de regarder d'autres femmes que mon épouse ». Nous entendons dans ces petites phrases combien le surmoi exige le sacrifice de la pulsion. D'ailleurs, parfois, chez l'une ou l'autre personne, tout le pulsionnel a disparu pour ne laisser la place qu'au surmoi. « Je dois aller faire mon jogging », « Il faut que je porte le masque », « Je dois manger équilibré », « Je dois prendre rdv pour la 4<sup>ème</sup> dose », etc.

Aussi difficile cela puisse paraître le surmoi puise ses forces dans les pulsions elles-mêmes. Les caractéristiques en sont identiques et la personne en retire la même satisfaction. Les pulsions peuvent être envahissantes et féroces, le surmoi également. Le sujet prend son pied par l'accomplissement des pulsions, il en retire la même satisfaction en répondant aux injonctions surmoïques. On peut donc y observer le même débordement : le surmoi peut tout dévorer sur son passage. Très curieusement, il ne dépend pas de l'éducation reçue. Il y a certes une indépendance mais « [...] l'expérience enseigne que la sévérité du surmoi développée par un enfant ne reproduit nullement la sévérité du traitement qu'il a lui-même subi. Elle paraît indépendante de cette dernière, un enfant ayant eu une éducation très indulgente pourra se trouver doté d'une conscience morale sévère » (p. 148, Freud, 1929<sup>13</sup>). Ce lien entre pulsion et constitution du surmoi nous permet de comprendre comment une société entière peut s'engouffrer dans un totalitarisme soft, quelles que soit les habitudes antérieures des personnes qui composent cette civilisation.

La vaccination n'a pas manqué d'être présentée aussi comme un acte moral. Sacrifier sa personne pour le bien commun. Renoncer à son désir ou à ses hésitations pour « sauver » l'autre, les anciens, les plus fragiles. La haine de soi est tapie dans l'ombre d'un tel appel. D'ailleurs ceux qui on en fait l'apologie n'ont pas hésité à diriger cette haine contre ceux qui n'étaient pas vaccinés. Assument-ils vraiment leur décision ?

### **De l'intérêt de la pulsion de mort**

Voilà une drôle de notion. Freud, après quelques années de pratique, comprend le fonctionnement psychique ne cherche pas toujours le plaisir mais qu'il peut aussi trouver une satisfaction dans le déplaisir. Il doit revoir sa copie et invente la notion de pulsion de mort. Cette dernière aura un effet sans précédent sur la pensée du XXème siècle et essentiellement par le rejet qu'elle suscite. Le nouvel énoncé Freudien est très mal accueilli. Son auteur est accusé d'être trop spéculatif et les circonstances historiques ou intimes (perte de plusieurs de ses proches, maladie) sont régulièrement évoquées pour justifier une telle audace, et in fine, rejeter sa conception.

Pourtant, sa pertinence clinique fait peu de doute, car comme à son habitude Freud part de ses observations pour formuler ses hypothèses. Combien de personnes restent dans des situations qui les font indéniablement souffrir et semblent, par une passivité manifeste, y rester, ou même par leur attitude, parfois les provoquer ? Ces situations douloureuses semblent même se répéter dans la vie de certaines personnes. La pulsion de mort vise la destructivité parfois l'auto-destructivité. Sa finalité est de ramener ce qui vit à l'état inorganique. Au côté de la pulsion de mort, Freud décrit la pulsion de vie. Ces deux pulsions s'opposent quant à leur finalité. L'une est au service de la vie, l'autre de la mort.

Mais une vision caricaturale serait de penser que la pulsion de vie est toujours favorable à l'être humain alors que la pulsion de mort lui serait forcément défavorable. Il n'en est rien. Freud n'a cessé de répéter la nécessité de l'*intrication* de ces deux pulsions. Pour qu'une personne présente un fonctionnement psychique « vivant », les deux pulsions doivent

---

<sup>13</sup> Freud, S. (1929). Le malaise dans la civilisation. Paris : Points. 2010.

s'alterner et se mélanger. Contrairement aux apparences, **les deux pulsions, de vie et de mort, ont donc une visée conservatrice.** « L'apparition de la vie serait donc la cause de la continuation de la vie et en même temps, aussi, de la tendance à la mort et la vie elle-même serait un combat et un compromis entre ces deux tendances. » (p.282<sup>14</sup>). Ainsi, comme l'a déclaré un autre analyste après Freud : « La mort ! [...] ça vous soutient ! Si vous n'y croyez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? »<sup>15</sup>. En effet, si nous avions la vie éternelle, tel le comte Dracula, nous présenterions certainement la même joie de vivre que le héros des Carpates. Supposons également une situation de jeux d'enfants. Parfois ces jeux, même très joyeux, très vivants, peuvent ne plus s'arrêter. L'intervention des parents est alors essentielle pour y mettre un terme. De même, l'absence d'agressivité en nous ne serait pas bénéfique. L'idéal de la paix intérieure jamais interrompue (ce qui rendrait bien des services à nos hommes politiques par ailleurs) fleure bon la mort psychique. Le jardin Zen nous en donne certainement une petite idée. Pour sûr, il n'y a pas de conflit dans un jardin Zen mais l'on ne peut pas dire, à proprement parler, que « ça respire la vie ». L'absence totale de conflit ou d'agressivité n'est donc pas gage non plus d'une bonne santé. Ni pour une personne, ni pour une société. Combien de films brossant un avenir dystopique nous présentent une cité à l'atmosphère étrangement calme et feutrée ?

**Pour conclure.** Certains propos tenus par des hommes ou femmes politiques peuvent parfois résonner comme un appel à l'abnégation. Mais où arrêtons-nous l'autre dans cet appel ? A quel moment indiquons-nous notre refus ? Il est nécessaire d'afficher notre désaccord et de l'assumer pour énoncer notre limite à l'autre. Une condition pour soutenir la vie dans notre civilisation. « La question cruciale pour le genre humain me semble être de savoir si et dans quelle mesure l'évolution de sa civilisation parviendra à venir à bout des perturbations de la vie collective par l'agressivité des hommes et leur pulsion d'autodestruction. Sous ce rapport, peut-être que précisément l'époque actuelle mérite un intérêt particulier. Les hommes sont arrivés maintenant à un tel degré de maîtrise des forces de la nature qu'avec l'aide de celles-ci il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. Ils le savent, d'où une bonne part de leur inquiétude actuelle, de leur malheur, de leur angoisse. Il faut dès lors espérer que l'autre des deux « puissances célestes », l'éros éternel [la pulsion de vie], fera un effort pour l'emporter dans le combat contre son non moins immortel adversaire [la pulsion de mort]. Mais qui peut prédire le succès et l'issue ? » (Freud, 1929, p. 173<sup>16</sup>). L'avenir nous renseignera peut-être.

---

<sup>14</sup> Freud S. (1923). Le moi et le ça. Les deux espèces de pulsion. In Essais de psychanalyse (pp. 243-205). Paris : Payot.

<sup>15</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=8L4DnEK3CPM>

<sup>16</sup> Freud, S. (1929). Le malaise dans la civilisation. Paris : Points. 2010.